Y²
67277
(72)

Fiction & Cie

François Rivière
Tabou

roman

Seuil



Tabou

16° Y2
32277
(72)

992

Du même auteur

aux mêmes éditions

Fabriques, *roman, 1977*
Le dernier crime de Celia Gordon,
roman, 1979
Agatha Christie, « Duchesse de la Mort »,
biographie, 1981
Profanations, *roman, 1982*

chez d'autres éditeurs

L'école d'Hergé, *essai, Glénat, 1976*
Grand-Guignol, *essai (avec G. Wittkop), Veyrier, 1979*
Le manuscrit d'Orvileda,
nouvelle illustrée par J.-M. Nicollet, Hachette, 1980
Souvenir d'Enid Blyton, *essai, Ramsay, 1982*
Un personnage de romans,
essai, Pierre Horay, à paraître en 1986

bandes dessinées

Le rendez-vous de Sevenoaks
(avec Floc'h), Dargaud, 1977
Le dossier Harding
(avec Floc'h), Dargaud, 1980
Révélations posthumes *(avec Andreas), Bédérama, 1981*
Le réseau Madou *(avec Goffin), Casterman, 1982*
Blitz *(avec Floc'h), Albin Michel, 1983*
A la recherche de Sir Malcolm
(avec Floc'h), Dargaud, 1984
La mine de l'Étoile *(avec Goffin), Casterman, 1984*
L'héritier de Rochemont *(avec Dumas), Glénat, 1985*
Le privé d'Hollywood
(avec J.-L. Bocquet et Berthet, Dupuis, 1985)

livres pour enfants

Détectives & Co,
anthologie, « Arc-en-poche », Nathan, 1984
Série Jonathan Cap
« Arc-en-poche », Nathan, 1985

en préparation

Les Roses d'Héliogabale, *roman*

Fiction & Cie

83
5-6

François Rivière
Tabou

roman | Seuil



Seuil, 27 rue Jacob, Paris VIe

DI - 04-10-1985 - 26645

CE LIVRE EST LE SOIXANTE-DOUZIÈME TITRE
DE LA COLLECTION « FICTION & CIE »
DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

Fictions & Cie = ISSN 0336-5344

ISBN 2-02-008891-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1985

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.



« S'il ne m'était pas interdit de dire les secrets de ma prison, je ferais un récit dont le moindre mot labourerait ton âme, glacerait ton jeune sang... »

Hamlet, I, 5.

Pour François Delaive.

1

Cette nuit, elle a songé à son aventure d'autrefois, à cette partie de sa vie qu'elle considère encore comme un épisode vécu par une autre, à sa place et qu'elle aurait reçu comme un héritage extravagant. De minuit à l'aube, le navire de son esprit fiévreux a longé les rivages d'une île perdue loin du monde familier. Lentement, par bribes hallucinées, ce long cauchemar qu'elle croyait à tout jamais englouti au fond de sa mémoire s'est remis à vivre de façon inquiétante et tout a recommencé. Peut-être parce qu'elle sent se rapprocher la fin de son voyage sur terre, en ce lieu enchanteur de Sunny Canyon au bord de l'océan Pacifique où tout s'est toujours achevé pour elle, elle éprouve l'impression de plus en plus forte de voir refluer les monstres de jadis, apaisés mais obsédants. Et, cette nuit, elle a reconnu des visages qu'elle avait longtemps crus oubliés et elle les a nommés l'un après l'autre avant de vivre encore en leur compagnie quelques-uns des scènes du drame à la fois si proche et si lointain. Loin dans le temps et proche dans l'espace...

Les images d'une vie passée, presque conclue, sont venues hanter la vieille dame que les enfants bronzés jouant sur la plage considèrent comme un élément familier du paysage, cette femme au visage rond et lisse, aux pommettes un peu rouges sous le hâle perpétuel. Janet O'Connor s'est souvenue d'elle-même et de son histoire...

Loin dans le temps, elle lui apparut comme une sorte d'ange gardien en blouse et voile blancs, aux traits effacés, affairée dans le décor d'un gigantesque hôpital californien. « Miss Janet », tant aimée, tant célébrée par ses

malades, avait soigné des femmes, des enfants et des hommes ignominieusement cloués sur les lits blancs de cet hôpital, devenu pour elle, au fil des années, un lieu de culte et sa raison de vivre. La carrière d'infirmière avait été la vocation de Janet O'Connor et, au soir de sa vie, elle bénissait les dieux aveugles qui mènent le monde de l'avoir placée là, sur ce tremplin qui lui avait permis de s'élever un peu dans l'ordre de la vie sur terre. Janet avait tellement aimé la vie des autres.

Loin dans le temps, mais si proche encore dans sa mémoire, il y avait son enfance dont ne savaient rien ses amis de maintenant et les voisins aimables du modeste bungalow de Soledad Avenue.

Proche dans l'espace, il y avait sa maison natale de Palm Square, un faubourg morne et tranquille de Pasadena. Sous la véranda torride, il y avait son père, James O'Connor, lieutenant de marine au visage d'Irlandais buriné par le temps, perdu dans un rêve éternel de mers lointaines et de combats perdus. Et sa mère Hilda, à peine vieillie, petite et jacassante, fille abandonnée d'un pasteur de Chicago et d'une Mexicaine morte en couches dans le port de San Diego. Hilda restée toujours une étrangère pour Janet, car la petite fille n'aimait qu'Anita, la servante engagée à sa naissance. Anita avait de la personnalité et elle était devenue au fil des ans la régente du lieutenant, sans doute même sa maîtresse, la sœur aînée de la brune Hilda, trop faible, trop évanescente, et la mère véritable d'une enfant trop couvée nommée Janet.

La voix forte d'Anita résonnait encore dans la tête de Janet, l'appelait près d'elle, l'éloignait du corps de l'homme aux instincts louches écroulé dans la véranda, assoupi par l'alcool et les souvenirs. La voix prévoyait tout, se rappelait tout, transformait l'existence de Janet en un long tête-à-tête avec ses poupées et le monde qu'elle leur inventait et dont Anita était la lointaine divinité protectrice. Dans ses histoires, Hilda, qu'elle aimait de loin, devenait une reine malade que l'étiquette empêchait de s'abaisser au simple rôle de mère.

Toutes ces années avaient passé dans une douce tor-

peur, puis la jeune fille avait dit un jour à la servante qu'elle voulait consacrer sa vie « à soigner les gens ». Et la vocation de Janet O'Connor était née simplement, avec une téméraire naïveté, comme toutes les vocations qui ne sont pas un appel mais le vœu orgueilleux de l'enfant. Anita s'était mise à rire et l'on n'en avait plus reparlé.

Elle n'avait jamais eu beaucoup d'amies à l'école de Saint Mary Dolorosa. Elle s'ennuyait, n'aimant guère les religieuses et encore moins ses condisciples, pour la plupart filles de la bonne bourgeoisie de Pasadena. Janet ne se sentait d'aucun milieu. Son monde était celui qu'Anita créait pour elle chaque matin, cet espace où les histoires qu'elle inventait suffisaient à remplir son emploi du temps. D'année en année, elle changea sans s'en rendre compte et la timide jeune fille qui fit un beau jour son entrée au Christopher Medical Institute aima les éprouvettes comme elle avait aimé les poupées et mêla ses manuels de biologie et d'anatomie aux recueils de contes merveilleux qui ne la quittaient pas depuis l'enfance. Dans sa tête, tout se mêlait sans difficulté. Cependant, elle ne goûtait pas les études, leur préférant les errances de son esprit sur les landes mystérieuses du monde qui était le sien depuis qu'elle avait des souvenirs. Janet O'Connor était sauvage, disait-on d'elle, et le vide se fit alentour. Il ne resta que le décor de Palm Square, Anita et les deux fantômes de la maison, les livres de contes et cette irrésistible envie de soigner les gens.

C'est Anita qui décida de passer à l'action. Un matin de printemps 1926, elle disparut de la maison et ne revint qu'à la nuit tombante, vêtue comme une bourgeoise, un chapeau incongru sur ses lourds cheveux noirs. Elle s'approcha de Janet, et lâcha ces simples mots d'une haleine gâtée par la hâte et le chemin parcouru : « Ça y est, ma petite miss, j'ai trouvé ! » Sa voix était si forte que le lieutenant fit grincer la paille tressée de sa chaise longue et grommela sous la véranda noyée d'ombre. Hilda resta invisible, en signe de protestation sûrement, car Anita venait de prendre officiellement en main le destin de sa fille.

Et c'est ainsi que Janet O'Connor connut enfin le sort dont elle avait rêvé et qu'Anita avait comploté pour elle avec une de ses relations de la ville, le vieux Dr Elmira. Le praticien avait jadis soigné Anita, lorsqu'elle était une fillette pauvre du quartier de Skid Row, et il lui avait promis de recommander la petite O'Connor auprès de son collègue Eden Young, du Memorial Hospital de Pasadena. Deux semaines à peine plus tard, Anita et Janet se présentaient au seuil de cet univers blanc et calme, ordonné selon les propres termes d'Anita comme « une caserne d'anges ».

L'hôpital... Le trottinement affairé des infirmières, les murmures des internes et, entre deux portes, les gémissements vite étouffés des patients. L'odeur vaguement écœurante aux abords des blocs opératoires, le cliquetis des instruments et leurs étincelants reflets. Pourquoi l'évocation de cette fascinante institution donne-t-elle le vertige à celle qui se souvient ? Anita, la puissante femme au regard de braise, aux bras musclés par les travaux incessants, aux atours simples mais superbement ajustés sur son ample stature, Anita l'omniprésente paraît remplir à elle seule tout son champ de vision. Le reste est occulté par l'image de cette reine. Et Janet O'Connor, au moment où elle se voyait confiée par elle aux bons soins du vieux docteur, ressentit la première terreur de son existence.

Anita disparaissait momentanément de sa vue et elle entrait dans un monde où les figures de ses songes avaient pris forme : les patients du Memorial Hospital avaient désormais besoin d'elle et la bienveillance du Dr Young rendait son sacerdoce particulièrement serein.

Quelque chose n'allait pas mais il fallait le croire puisque c'était sa vie.

Le souvenir de sa complicité avec le bon docteur la poussait à retrouver la sensation du travail accompli, des longues heures de veille et de réconfort auprès des pauvres êtres confiés à la médecine. Mais plus que tout lui revenait sa reconnaissance pour la sollicitude du praticien devenu, aux yeux de Janet O'Connor, le plus grand des hommes.

2

Peu à peu, Janet O'Connor s'intégrait au paysage clos du Memorial Hospital de Pasadena. Chaque matin, elle quittait la maison de Palm Square pour prendre son service et ne rentrait que très tard. Parfois même, elle restait absente durant plusieurs jours, veillant sans relâche un malade particulièrement atteint. Sa gentillesse et son efficacité étaient devenues proverbiales et ne lui valaient que des louanges. Cette « infirmière modèle » n'avait pas d'amis et fuyait la compagnie des hommes. La chère Anita suffisait à recueillir les maigres confidences qu'elle avait à faire sur sa vie ordonnée, puisqu'elle gardait pour elle ses rêves secrets.

Au cours du mois de mai 1931, soit huit mois après son entrée au service du Dr Young, celui-ci engagea un nouvel interne, un certain Samuel Gregory, originaire de Kansas City. Ainsi Janet eut-elle à côtoyer chaque jour la haute et maigre silhouette de ce jeune homme bien élevé, au regard de myope embusqué derrière des verres épais. Rien ne changea dans le service, ou peut-être observa-t-on un peu plus de rigueur dans l'organisation des heures de veille. Gregory se voyait insensiblement confier des responsabilités de plus en plus vastes par le Dr Young, dont la santé déclinait. Mais nul ne s'en plaignait et Janet O'Connor voyait d'un œil serein le vieux praticien se reposer sur son jeune et brillant collègue.

Dans les premiers jours de juillet, le Dr Young prit comme chaque année son congé. Il se rendait invariablement durant trois semaines dans une petite station bal-

néaire du sud de l'État. Tout naturellement le Dr Gregory prit la direction par intérim du service. Janet, elle, ne partait jamais en vacances. Tout au plus lui arrivait-il, au cours de l'été, d'organiser avec Anita, venue la rejoindre pour un moment dans le parc du Memorial, une sorte de frugal pique-nique sous les cèdres centenaires...

En la meilleure saison de l'année, les malades curieusement se faisaient moins nombreux. Et, dans la torpeur californienne qui faisait trembler le paysage dans une brume de chaleur permanente, la vie continuait à l'hôpital...

Jusqu'à ce jour où Samuel Gregory fit appeler Janet, tôt dans la matinée, dans son bureau.

Quelque peu surprise, Janet eut le pressentiment qu'un incident était survenu dans la nuit. Mais le bon sourire du jeune homme l'eut bien vite rassurée. Elle accepta de s'asseoir et attendit.

— Miss O'Connor, fit le Dr Gregory, je crois pouvoir affirmer, n'en déplaise à votre modestie, que vous êtes un des fleurons de cet établissement. J'ai besoin d'une infirmière discrète et compétente pour un malade un peu particulier. Rassurez-vous, il ne s'agit pas d'un cas désespéré, mais plutôt d'une personne psychologiquement fragile qu'il vous faudra entourer de beaucoup de sollicitude...

Gregory se leva et vint s'asseoir assez familièrement sur le bord du bureau, tout près d'elle.

« Mais d'abord, je vous dois quelques explications. J'ai été appelé au téléphone voici une heure par un ami d'enfance qui travaille actuellement dans l'industrie du cinématographe, à Hollywood... Il est arrivé là-bas, au cours de la nuit, un événement assez fâcheux. Un accident d'automobile s'est produit sur la route des studios où se prépare la nouvelle production du grand metteur en scène Ernst Thal. Peut-être en avez-vous entendu parler ?

Janet hocha la tête d'un air dubitatif. Elle connaissait si peu le monde du cinématographe, pourtant proche, mais pour lequel elle se sentait pleine de préventions. Anita ne faisait allusion aux « saltimbanques » des collines d'Hollywood que pour les vouer à son total mépris. Et, pour Janet

O'Connor, ces êtres n'étaient que des silhouettes entrevues sur les pages des magazines à sensation ou, à la dérobée, depuis le tram, sur les immenses affiches qui s'élevaient à présent au bord des routes de la ville.

Gregory eut un petit sourire indulgent et reprit :

« Dans cet accident, un des comédiens a été blessé, sans pour autant que ses jours soient mis en danger. Le pauvre garçon a été soigné sur place, puis on l'a transporté à la villa de Mr. Thal, à Beverly Hills. J'ai été prévenu par Erich Orth, mon ami, qui est le secrétaire particulier du metteur en scène. Il m'a bien fait comprendre que tout ceci devait rester secret pour des raisons qui ne m'étaient jusque-là pas évidentes. Le jeune comédien est en effet sous contrat avec la firme qui produit le film de Mr. Thal et celle-ci doit ignorer ce qui vient d'arriver, sinon elle annule le contrat de l'acteur et en engage un autre. Or, Ernst Thal tient énormément à ce comédien !

L'interne sourit de nouveau à l'infirmière qu'il venait de faire complice d'un grand secret du monde des « stars » de Hollywood. Janet O'Connor en fut quelque peu suffoquée.

« Je pense que Mr. Orth et moi pouvons vous faire confiance, n'est-ce pas ? dit Gregory en se levant et en retournant s'asseoir à son bureau. Si vous pouvez vous tenir prête dès à présent, je vais téléphoner à la villa afin de rassurer le cher Erich, qui vit actuellement sur les nerfs...

— Bien sûr, monsieur, dit seulement Janet, qui se leva elle aussi et resta debout. Vous pouvez compter sur moi.

Gregory attirait vers lui le téléphone, dont il saisit l'écouteur, mais à ce moment, il parut se raviser :

— J'oubliais... Le blessé a été atteint à la jambe et souffre de blessures très superficielles. En revanche, il a été, m'a-t-on dit, assez commotionné.

Janet saisit l'occasion :

— Bien, monsieur. Je vais aller préparer ma trousse. Combien de temps pensez-vous qu'il me faudra rester... là-bas ?

Il lui était venu à l'esprit qu'elle allait devoir prévenir

Anita de ce déplacement inopiné. Et Anita aimait les précisions.

Gregory eut un geste évasif.

— Deux ou trois jours, peut-être. Guère plus...

Puis il appliqua l'écouteur sur son oreille et actionna le téléphone.

Les choses, ensuite, allèrent très vite. Janet O'Connor confia son service à Miss Washbourne, puis, ses bagages et sa trousse d'urgence posés à ses pieds, elle attendit patiemment dans le grand vestibule de l'hôpital. Le Dr Gregory était venu lui dire que Mr. Orth faisait envoyer une automobile pour la quérir. Il lui souhaita bonne chance avec un dernier sourire et rentra dans le bureau du Dr Young.

Elle avait pris le temps d'appeler Anita à Palm Square. Et la servante lui avait fait quelques brèves recommandations, toujours les mêmes lorsque sa petite Janet franchissait les limites de son univers familier. Mais que pouvait-elle redouter? Janet avait toujours été sage. Elle n'avait décidément rien d'une aventurière!

Bientôt, le gardien vint la prévenir que l'automobile arrivait. Elle gagna le porche au moment où une longue limousine noire, à la calandre étincelante, freinait au bas des marches. Un grand diable en sortit prestement, vêtu d'une livrée bleu marine à boutons dorés, une casquette à visière sur ses yeux insolents. Il s'approcha d'elle, saisit ses bagages en marmonnant un « Bonjour, Miss » plutôt rapide et, ouvrant la porte arrière du puissant véhicule, l'escamota rapidement à l'intérieur.

Puis le moteur se mit à ronronner de tous ses cylindres tandis que Janet s'enfonçait malgré elle dans les coussins du somptueux habitacle et qu'elle se surprenait à trouver plutôt grisante l'odeur qui régnait en ce lieu, mêlant l'arôme du tabac anglais à un parfum épicé, lourd, pour elle encore indéfinissable.

La limousine s'élança sur l'allée bordée de cèdres et, derrière Janet O'Connor, les bâtiments du Memorial Hospital s'estompèrent rapidement.

3

Plus tard, quand l'auto s'engagea dans le lacis de routes sinuant à travers les fameuses collines, sa langueur se dissipa et sa curiosité s'éveilla tout à fait. Elle se mit à observer avec intérêt le décor qui défilait de chaque côté de la limousine silencieuse. Elle aperçut de somptueuses demeures aux styles les plus divers, des maisons comme elle n'en avait jamais vu — encore que si, peut-être, celles photographiées dans les pages de ces magazines dont elle ne lisait que les romans. Précisément, ces maisons, presque des châteaux, entourées de bosquets aux essences diverses, cernées de murs très hauts ou bien offrant sans pudeur aux regards indiscrets le spectacle féerique de parcs inouïs, de piscines vastes comme des lacs et de terrasses en cascades, oui, ces décors étaient ceux des romances contenues dans certains livres qu'elle aimait lire. Alors, un instant, le doute la saisit : elle crut qu'elle rêvait, qu'elle s'avançait dans son rêve, résolument, telle Cendrillon menée à vive allure vers le palais du Prince. Mais elle se reprit aussitôt, car le doute avait fait place à l'angoisse de l'inconnu. Qu'allait-elle donc trouver au bout du chemin ? Cette villa où on l'attendait serait pour elle un isolement fort grand.

Elle devait attendre, ne plus penser. Et elle reprit l'examen du paysage qui — elle comprenait à présent — était celui des richissimes acteurs du cinématographe étalant leur fortune et leur notoriété... Les sentiments de Janet à l'égard de ces gens étaient nets : elle détestait ces créatures volages, elle ne les comprenait d'ailleurs pas. N'avait jamais voulu en savoir plus. Elle les imaginait per-

verses et corrompues — au reste, c'étaient là les propos d'Anita et pourquoi les eût-elle mis en doute ?

Elle retint son souffle quand le chauffeur impassible réduisit la vitesse de l'engin. Puis l'énorme voiture fut dirigée vers un portail de style mauresque, imposant et solennel.

Tandis que l'homme quittait un instant l'auto afin d'ouvrir les battants de la porte, elle put lire le nom du lieu, peint en lettres dorées sur une plaque de cèdre : VILLA L'AURORE.

Puis, du gravier crissa sous les roues de l'auto s'avançant lentement sur l'avenue. Des yeux, Janet tâchait de découvrir ce décor inconnu. D'abord, elle ne vit que les hauts palmiers et d'incroyables touffes de fleurs carminées. Une végétation exubérante, mais parfaitement domptée par un jardinier de génie. Puis, elle aperçut le grand bassin ovale bordé de céramique bleue. Un peu plus loin, une sorte de long portique aux colonnes arabes. Enfin, la maison elle-même, surgie des arbres et des amas de fleurs, construite à la façon des palais marocains entrevus sur des chromos. Une sorte de terreur sacrée s'empara de Janet. A laquelle se mêlait tout à coup, pour la première fois, un désir impérieux. Celui de s'approcher de cette merveille. Non ! Elle ne désirait pas fuir, bien au contraire, elle se sentait attirée, comme par un aimant insidieux, par ce qui n'était encore qu'une image sur sa rétine.

Dans un songe, elle entendit le déclic de la portière qui s'ouvrait, elle vit le chauffeur qui tenait sa casquette à la main, s'inclinant légèrement, l'invitant à sortir de l'auto. Elle s'exécuta et, titubant légèrement, fit quelques pas vers le perron, dans le parfum d'encens des arbres du jardin.

Le chauffeur à l'élégante silhouette la précédait jusqu'à la voûte de bois précieux à laquelle était suspendue une énorme lanterne de fer forgé... Au moment où le regard de Janet s'élevait distraitement vers la lampe aux verres multicolores, la porte d'entrée s'ouvrit avec violence et un corps s'élança vivement vers l'infirmière, lui faisant perdre contenance...